

La tentation eugénique

J'évoque une évidence : l'homme est l'objet le plus passionnant à étudier dans l'univers. Qu'est-ce que la science, sinon un discours pour tenter de décrire l'univers qui nous entoure, et où nous découvrons des objets extraordinaires ? Mais il existe un objet que nous n'inventons pas et qui se présente à nous comme l'objet essentiel, c'est nous-même et les autres. Que faisons-nous quand il s'agit de comprendre, d'observer et de comprendre des hommes ? Cette interrogation que nous accomplissons à propos du monde a débouché jusqu'à présent, et sur une compréhension, et sur une capacité à agir. L'homme, parce qu'il est supérieur, est aussi faber. En conséquence, nous pouvons transformer car nous comprenons. C'est peut-être cela qui distingue l'homme de l'animal ; l'homme sait faire face, il interroge ce qui est donné, et, de temps en temps, obtient des réponses.

La science est cette interrogation de l'univers ; elle n'est pas la collection des réponses que l'univers a bien voulu donner.

Bien plus riche est ce développement sans fin qui débouche du questionnement, dont l'objectif est d'être de plus en plus lucide. En notre siècle, l'efficacité semble la justification de cet effort souvent laborieux, douloureux, coûteux qu'est la science. Et, puisque l'objet le plus passionnant qu'il nous soit donné d'étudier est l'homme, soyons efficace sur nous-même, et transformons l'homme. Maintenant, nous en sommes capables. Comment et dans quelle direction ?...

Comment peut-on transformer l'homme ?

Dès le début de la science, l'idée d'améliorer l'homme s'est répandue. Ainsi, ce qu'écrit Alexis Carrel : il affirme qu'il s'agit de la maîtrise de la reproduction, qu'elle est nécessaire : les couples normaux devraient avoir au moins quatre ou cinq enfants, et l'Etat se doit de leur offrir une aide financière très large. Il faut se garder d'augmenter les allocations familiales en faveur des alcooliques, des idiots ou des dégénérés. Cette idée est exprimée par un homme qui se situe à la pointe de la science, à la pointe de la conscience humaine. D'autres ont écrit des choses semblables. Ainsi, Fisher, grand mathématicien, l'un des créateurs de la génétique mathématique au milieu des années trente, était également l'un des promoteurs d'un mouvement dont le programme essentiel était la suppression des allocations familiales aux gens pauvres -pour les reverser aux catégories aisées et les inciter à faire plus d'enfants-. En simplifiant, on peut dire que ce programme consistait à supprimer la misère en autorisant uniquement le millionnaire à procréer. Effectivement, en une génération, la misère aurait disparu.

De tout temps, cette idée a tenté : mais il n'est pas si certain que le résultat soit bon. Une évidence sous-tend ces raisonnements: les caractéristiques humaines sont transmissibles ; les gens de grande taille ont des enfants grands, les gens de couleur ont des enfants de même couleur, etc. Prenons donc ceux qui possèdent les meilleures qualités, laissons-les se reproduire, la moyenne va naturellement augmenter. Cette idée s'est exprimée il y a quelques années avec la

création d'une banque de spermes par un homme d'affaire californien. Il disait sur ses prospectus publicitaires : "Mesdames, venez vous faire inséminer chez moi, vous le serez uniquement par le sperme du Prix Nobel scientifique, (un prix Nobel de la Paix ou littéraire est beaucoup plus suspect) ces gens sont intelligents, leur descendance le sera".

*L'apparence et la réalité :
l'unicité et la duplicité*

Cette évidence est pourtant fausse, et nous le savons depuis bientôt 120 ans. Mais c'est une révolution conceptuelle si difficile à accepter qu'elle n'est pas passée dans nos reflexes, une révolution conceptuelle aussi profonde que celle déterminée par Galilée ou Copernic. Il faudra plusieurs générations pour comprendre et accepter. Il y a un scandale logique, une interrogation qui n'a pas de réponse: "comment pouvons-nous être unitaire alors que nous sommes nés de deux parents ?".

On a avancé que l'unité est donnée par le père (le spermatozoïde), ou par la mère, dans l'ovule, ou encore que se réalise une moyenne des deux. Mais chaque solution proposée aboutit à un paradoxe : la réalité qu'on observe est tout autre. L'issue de ce paradoxe a été donnée il y a 120 ans par un moine de Brunn : on ne transmet pas les caractères car ils ne sont qu'une apparence fallacieuse. Nous sommes véritablement des êtres en état de duplicité. L'apport de Mendel est dans ce passage : de l'unicité de l'apparence à la duplicité de la réalité. Derrière un homme et son apparence, il faut imaginer deux ensembles appelés gènes qui représentent la réalité initiale des individus.

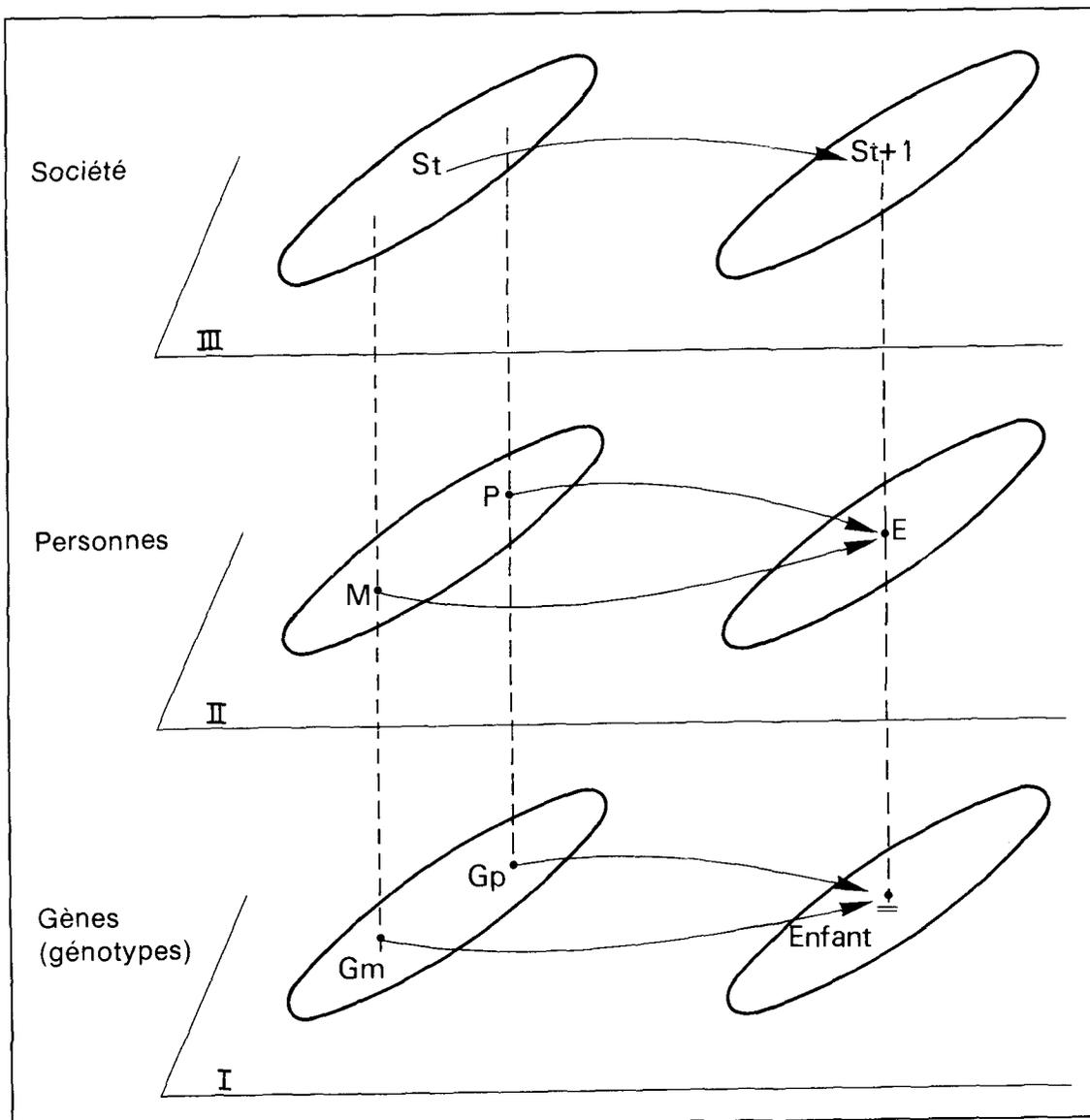
Mais c'est si difficile à comprendre qu'on se heurte chaque jour à l'affirmation contraire. A la suite d'un journal télévisé où j'ai parlé durant 25 minutes de génétique, il y a eu énormément de courrier -dont la lettre d'une dame m'écrivant : "Monsieur, votre

science semble bien solide, mais elle se trompe de temps en temps. Ainsi, je suis comme mon mari, du groupe sanguin A, et notre enfant est du groupe O. Les médecins m'ont confirmé que cela était impossible. On a recommencé trois fois les examens. Vous voyez que la génétique se trompe parfois". Je lui ai répondu qu'elle était une cachotière. "Votre sang avoue qu'il est du groupe A, le laboratoire ne peut déterminer autre chose. En fait, vous êtes double : A O. Votre mari est A O comme vous. Et c'est une très mauvaise affirmation que de dire: on a fait un enfant. Vous, madame, ne savez faire que des ovules ; votre mari des spermatozoïdes. Une fois sur deux, votre ovule est O, une fois sur deux son spermatozoïde est O. Et qui fait l'enfant? Un spermatozoïde pris au hasard, et une ovule prise au hasard. Une fois sur quatre, l'enfant est OO donc O et n'a pas de raison de ressembler à ses parents". Cette prise de conscience de l'état de duplicité -et non d'unicité- de l'individu fait que le lien entre les parents et les enfants peut défier la logique. Cette femme m'a remercié par une lettre très aimable : "mon mari est très content, et j'ai photocopié votre lettre pour l'envoyer à la famille et la montrer à tous les gens du quartier". Ce jour-là, j'ai bien fait mon métier car toute une petite ville des environs de Paris a compris la génétique.

Peut-on améliorer les gènes ?

Nous savons maintenant que nous ne transmettons que la moitié des gènes qui gouvernent nos caractères. Personne ne la choisit, en tout cas par les intéressés. Ces déterminismes fictifs, inconnus, peut-être inexistants, sont appelés Hasard. Le hasard est le maître du jeu au moment de la procréation. Ainsi, le bouleversement est complet et, dans ces conditions, pourquoi chercher à améliorer des caractères qu'on ne transmet pas et donc non durables? Il faudrait améliorer les gènes. Mais les concepts de bon et de mauvais, de meilleur et de moins bon, définis comme caractéristiques des êtres, devront être transposés au niveau des gènes. A ce problème, le généticien va répondre que la transposition est irréalisable.

Même si je veux modifier un caractère, il me faut tenir compte



Comme tous les êtres sexués, l'enfant humain est un produit des gènes parentaux. C'est pourquoi, au plan I, on tracera une flèche entre les gènes du père et de la mère (Gp, Gm) et ceux de l'enfant (Ge). Mais sa prématurité biologique fait qu'il l'est également au niveau des personnes (plan II). Il s'agit cette fois d'une transmission culturelle et on pourra tracer des flèches entre le père et la mère (P et M) et l'enfant (E), celles-ci représentant l'influence du milieu sur l'enfant et favorisant plus ou moins le bourgeonnement synaptique. Enfin, au plan III, il apparaît qu'une flèche relie encore St à St+1, sans qu'il soit toutefois possible d'en bien préciser la nature. Dans ces conditions, la tentation eugénique ou la volonté d'intervenir sur le seul patrimoine génétique en vue d'"améliorer" l'Homme peuvent apparaître comme une volonté plus ou moins inconsciente d'éviter d'avoir à aborder les relations parents-enfant et société-individu, tout aussi importantes pour le développement optimum - l'amélioration - de chaque individu.

du processus central qui est la transmission. Ce processus n'est pas celui qu'on croyait, il bouleverse même les théories de l'évolution. Chaque espèce s'est transformée progressivement, s'adaptant, disait Lamarck, à son milieu. Qui a utilisé ses muscles aura de gros muscles et ses enfants recevront des muscles améliorés : hérédité des caractères acquis. Cette astucieuse théorie semble une évidence. Mais Mendel l'infirme. Darwin, un siècle plus tard, reprend cette théorie à laquelle il ajoute la transmission des caractères innés. Ceux qui, par chance, ont de plus gros muscles possèdent de meilleures caractéristiques innées, dira Darwin. Ils se défendront mieux contre les milieux, ils résisteront mieux, auront plus d'enfants et transmettront à leur progéniture les caractères par chance hérités. On peut montrer quelques articles parus récemment et titrant : "Mendel était-il mendélien ?" et la réponse est non. Il ne pouvait l'être car il ne pouvait pas avoir compris jusqu'au bout la révolution qu'il apportait. Mendel n'était pas vraiment mendélien. Les biologistes de l'époque n'ont rien compris. Il a fallu attendre 1900 pour comprendre ce qu'il voulait dire. Et l'on est alors devenu par force mendélien. Il aurait fallu refaire toutes les théories, les caractères n'étant pas transmissibles. Etrangement, on n'a pas tout refait bien qu'à l'évidence ces théories n'étaient plus valables et contraires au processus central : la transmission. L'élaboration d'une nouvelle théorie mendélienne de l'évolution aurait été trop grave car -et malgré Darwin sans doute- le darwinisme avait été utilisé pour justifier une certaine conception de la société humaine. Cette lutte pour la vie, cette victoire du meilleur, cette élimination du moins bon apportées par Darwin, ont été transposées dans la société. On s'est dit qu'il était dans doute bien déplorable que certains soient éliminés, que d'autres gagnent la bataille, mais c'est la loi de la nature. On justifiait ainsi une société de la bataille, du combat permanent, de l'élimination et de la victoire ; on devait accepter une société dure car la nature l'imposait. En révélant que le darwinisme est une théorie passionnante mais qui repose sur une erreur au niveau du processus central de la transmission, on allait détruire toute cette conception. Aussi n'a-t-on pas fait une théorie mendélienne de l'évolution, mais une théorie néodarwinienne. On a conservé l'édifice de Darwin qu'on a badigeonné avec un peu de généti-

que. Mais lorsque les fondations d'une maison tout à coup craquent, un coup de badigeon ne peut la faire durer bien longtemps. Il y a quelques dizaines d'années, on s'est aperçu que tout s'effondrait et qu'il fallait faire enfin l'effort de bâtir d'autres théories de l'évolution, qui éliminent pour l'essentiel cette notion du meilleur et du moins bon.

On avait néanmoins développé dans de nombreux domaines des techniques qui permettaient effectivement l'amélioration des races. Un peu par la génétique, mais surtout par des procédés empiriques, on a pu améliorer la race chevaline qui, ainsi, court plus vite, la race bovine qui donne plus de lait, la race des poules qui donne plus d'oeufs. On a été par conséquent efficace, on a su travailler. Pourquoi ne pas le faire pour l'homme ? On a travaillé en développant des concepts très subtils, en particulier deux d'héritabilité qui précisent la mesure dans laquelle parents et enfants se ressemblent. De passionnantes études statistiques se sont développées, elles permettent de prévoir l'enfant lorsque la connaissance des parents est réelle. Ce concept d'héritabilité mis en place est une mesure de la ressemblance entre les parents et les enfants. Connaissant cette héritabilité, on a pu orienter la sélection, mais il s'agit d'une ressemblance, c'est-à-dire d'une corrélation. On peut prendre n'importe quelle caractéristique, les opinions politiques, la fortune... On va trouver une corrélation en général positive entre les parents et les enfants... Mais une telle corrélation permettant une prévision, ne donnera absolument aucune indication sur les causes de la ressemblance. Vouloir comprendre implique alors qu'au-delà de cette héritabilité, on développe un autre concept qui corresponde à l'explication de cette ressemblance entre parents et enfants et on a trouvé celle-ci : parce que les parents et les enfants ont des gènes en commun. Vous connaissez la phrase célèbre : "le patrimoine génétique explique 80% du déterminisme des caractères".

On se trouve là face à un véritable abus de confiance : les gens qui affirment cela ne peuvent avoir compris ce qui a été écrit par ceux qui réalisent les calculs ; il s'agit d'une analyse de variance

qui a été développée par des mathématiciens, avec beaucoup de rigueur. Dans le cas de la ressemblance parents-enfants, les hypothèses fondatrices de cette analyse de variance ne peuvent être vérifiées. Si bien que les généticiens disent : chaque fois que l'on parle de l'héritabilité au sens de la ressemblance, on a parfaitement raison (on mesure une ressemblance), mais lorsqu'on parle de l'héritabilité dans le deuxième sens (évaluer la part des gènes dans le déterminisme d'un caractère), alors disent tous les généticiens, cela n'a rigoureusement aucun sens.

***Améliorer, fatalité et génétique :
quelques définitions***

Nous vivons dans une société où, lorsque l'on ne comprend pas, on fait confiance, et d'autant plus que c'est souvent répété. Ainsi, la phrase qui affirme que le Q.I. est, quel que soit le caractère, déterminé à 80 % par les gènes, est une phrase contre laquelle il est difficile de se battre, car le nombre 80 n'est pas une erreur, c'est la phrase toute entière qui est un non-sens. Or il est plus difficile de se battre contre une affirmation qui ne veut rien dire que contre une autre contenant une erreur ; on finit toujours par rectifier une erreur, pas un non-sens, car dire que cela ne signifie rien semble s'opposer au bon sens.

Quand on tente de calculer la part des gènes dans le déterminisme d'un caractère, on fait un travail qui n'a rigoureusement aucun sens et les généticiens ne le font pas. Ils développent un troisième concept d'héritabilité, qui est : sous certaines conditions très précises où l'environnement varie très peu, les gènes ont, dans le déterminisme d'un caractère, une part additive. Cela possède un sens tellement étroit que l'on ne peut viser à un développement que dans le cas des élevages, pour améliorer considérablement leur efficacité. On est alors en présence de techniques efficaces ; peuvent-elles s'appliquer à améliorer l'homme ?

Il faut ici s'interroger : que signifie améliorer ? Améliorer

signifie connaître une hiérarchie de caractères, du meilleur au moins bon. Mais pour qu'il y ait une hiérarchie, il est nécessaire que le caractère étudié soit unidimensionnel. Il y a une possibilité de hiérarchie des choses, à condition que ces choses ne soient repérées que sur une échelle. Dès que nous les repérons sur plusieurs échelles, alors il n'est plus possible de les hiérarchiser. C'est une question de logique. On ne peut hiérarchiser que des objets ou des caractéristiques définis par un nombre. Quand on parle d'amélioration de la race chevaline, c'est vraiment trop énorme : ce qu'on a seulement amélioré, c'est la capacité des chevaux à courir vite. On ne peut dire pour autant qu'on a amélioré le cheval ; on a amélioré une caractéristique... Et, pour améliorer cette caractéristique, on a détruit le cheval.

Et l'homme ? Certainement il faut qu'il s'améliore, mais en quoi ? Or, la caractéristique la plus intéressante de l'homme, celle qui le différencie de l'animal, est l'intelligence. Peut-on mesurer cette intelligence par un nombre ? On introduit ici le Q.I. L'intelligence est ce que je ne sais quoi qui me permet de n'être ni des animaux ni des machines. Comment se manifeste-t-il ? Par notre capacité à faire face et à s'interroger : et aussi, parfois, notre capacité à répondre. Un professeur d'une classe d'enfants débiles m'avait demandé de venir car les trente élèves filles et garçons avaient des Q.I. lamentables, ce qui leur avait valu d'être placés dans ces classes "poubelles". Et le directeur m'avait averti : "Vous perdez votre temps, des enfants comme ceux-là sont incapables physiologiquement d'avoir une attention qui dure plus de 10 minutes". En fait, je suis resté avec eux plus de deux heures. Cela fut extraordinaire comme acuité d'attention et comme capacité de questionnement. Je n'oublierai jamais cette petite fille aux yeux noirs qui m'a dit à la fin -elle n'avait rien dit jusqu'alors- "Monsieur, je voudrais être intelligente comme vous, comment dois-je faire ?", et tous les autres ont répondu : "Mais tu ne pourras jamais, nous nous sommes des cons, lui c'est un professeur alors ce n'est pas la peine d'essayer". J'ai dit à la petite fille : "Tu ne seras jamais aussi intelligente que moi car cela n'a aucun intérêt, il faut que tu sois intelligente comme toi. Une intelligence ne se fait pas sur un modèle, cela se fait en soi-même. L'intelligence

c'est s'interroger". La vraie réponse, c'est celle qui oblige celui à qui l'on répond à inventer lui-même la vraie, la bonne réponse. Il s'agit d'être créatif, d'être inventeur, de questionner en permanence.

La petite fille m'a beaucoup appris, car elle m'a obligé à lui répondre cela: "apprends à questionner, puis quitte ces interrogations, ne t'en fais pas pour les réponses, l'important est que tu saches interroger". Cette capacité qu'est l'intelligence, des gens ont cru possible de la représenter par un nombre, alors que cela est inimaginable. Certains psychologues disent que le Q.I. ne représente rien, d'autres affirment que cela doit représenter quelque chose. Quoi ? On ne sait pas, mais c'est un bon prédicteur de la réussite ou de l'échec scolaire. Ils ont raison. Quand un enfant a 80 de Q.I., il aura des difficultés scolaires avant le bac. Un autre à 120 de Q.I. n'aura probablement pas de problème. Alors ils disent avoir raison de le calculer. Peut-être, à condition de le prendre comme un prédicteur, une sonnette d'alarme, et non comme l'annonce d'une fatalité. Il faut se battre contre ce mot "fatalité", que trop de gens associent au mot "génétique". Ce qui est génétique, justement n'est pas fatal. Ce sont les gènes qui ont décidé de mon groupe sanguin, de la couleur de ma peau. Cela est fatal, mais il s'agit de caractéristiques très élémentaires qui sont tout proches de mes gènes. Dès que je parle de caractéristiques plus complexes et plus élaborées, alors le résultat dépend bien sûr de nos gènes, mais ils n'ont pas été seuls. C'est le résultat d'une inter-action entre ce qu'apportent les gènes et ce qu'apporte le milieu ; la notion de fatalité disparaît. Vous connaissez cette maladie génétique, et fatale il y a 30 ans, la phénylcétonurie ; quand un enfant restait des années ainsi, il était nécessairement idiot. Son cerveau était détruit et il en mourait. Maintenant justement, par l'apport de la génétique, on a compris comment cela fonctionnait et trouvé un mode de guérison.

Éliminons cette notion de fatalité trop souvent accolée au mot génétique. Cette intelligence que je développe est évidemment très peu fatale, sauf lorsqu'elle est négative quand elle est totalement

nulle. Celui qui a par ses gènes un patrimoine intellectuel tel qu'il n'y a rien à faire pour qu'il se développe. Certes, il existe des idioties génétiques, et tant que l'on ignore comment les guérir, elles sont fatales. Mais à partir du moment où l'on peut comprendre et questionner, alors on peut prévoir. Mais pour autant, ne les considérons pas comme fatales.

A propos des prévisions qui décident de l'échec scolaire à partir du Q.I., un certain pédopsychiatre célèbre dit "un enfant qui a 90 de Q.I. aura des ennuis au lycée, empêchons-le d'y entrer, celui qui a moins de 120 connaîtra des difficultés au niveau de son doctorat, ne l'envoyons pas à la faculté qu'il encombrerait inutilement!" Chacun est d'accord en entendant cela et, pourtant, il commet le plus grand péché contre l'esprit qui puisse se commettre "prendre une corrélation pour une causalité". Il dit : "du moment que c'est prévisible alors il faut s'y conformer et empêcher le drame en mettant les individus à la poubelle". Prenons cet exemple. Vous connaissez la corrélation entre le loyer payé par des gens et la durée de leur sport d'hiver; plus cher ils paient leur loyer, plus longtemps ils partent aux sports d'hiver. Alors, si l'on dit à quelqu'un habitant en H.L.M. qui paie peu cher son loyer, n'allez pas sur les pistes, vous les encombreriez et vous ne pourriez jamais faire de christiana, c'est statistiquement démontré, on commet une certaine erreur logique : c'est exactement celle qui prend une prévision pour une fatalité. En fait, c'est vrai s'il a 90 de Q.I., il aura des ennuis, prévoyons-les et prenons les mesures qui permettront à ces ennuis de ne pas se produire. Il y a là une utilisation de l'héritabilité et de tous ces concepts, qui sert à massacrer alors que cela devrait servir à préserver.

L'intelligence de l'homme, cette capacité à interroger à percevoir, à sentir, à réagir, à créer, est quelque chose de tellement multiple que l'on interdit aux êtres intelligents de la hiérarchiser. A partir du moment où l'on dit d'un être qu'il est plus ou moins intelligent qu'un autre ou simplement qu'il est très intelligent, on se met du côté de ceux qui ne sont pas intelligents ou qui n'utilisent pas leur intelligence. Et la notion de don est une notion qui disparaît

à mesure que l'on tente de la préciser.

Comment peut-on, alors, améliorer l'intelligence ?

Il faudrait savoir ce que l'on cherche véritablement à améliorer. Peut-être la capacité cérébrale en neurones ou en synapses, pourquoi pas. C'est vrai, nous autres les hommes, nous avons cent milliards de neurones, cent mille milliards de synapses, et c'est grâce à eux que nous sommes davantage capable d'interrogation que nos cousins les chimpanzés. Pourrait-on alors en obtenir plus ? Très probablement, mais cela servirait-il à quelque chose ! En fait, notre spécialité humaine consiste à avoir reçu de la nature le cadeau fabuleux d'une complexité neuronale. Grâce à cela, je comprends, je m'interroge, j'évoque, etc... Et cette capacité, nous ne savons pas encore l'utiliser. Ce cadeau de la nature, ce programme comme dit François Jacob, c'est un programme qui nous permet d'apprendre. Notre spécialité est notre programmation d'apprentissage, un apprentissage tellement énorme qu'avec notre durée de vie nous ne sommes pas capables de l'exploiter totalement. Pourquoi chercher alors à augmenter ce potentiel puisque, déjà maintenant, il est trop grand pour ce que nous pouvons en faire. Ce qu'il faudrait améliorer, c'est notre capacité à exploiter ce cadeau de la nature. Nous ne pouvons le réaliser par la biologie, mais par la culture et l'usage que nous pouvons faire de nous-même.

Il faut, pour terminer, décrire ce qu'est le regard du biologiste sur l'homme. Tout ce que je vais voir en lui -cette peau, cette couleur, ces cheveux, ce Q.I., etc..., d'où cela vient-il ? Et bien cela n'est que parce qu'à l'origine, il y a eu un patrimoine génétique, il y a eu un spermatozoïde et un ovule qui sont tous deux de toutes les réactions biologiques qui vont se réaliser en cet individu, son système sanguin, tous ses mécanismes immunologiques, tout cela était programmé dans ce patrimoine génétique, qui n'est qu'une série de molécules chimiques qui ne savent rien faire toutes seules. Ce qu'elles savent faire, c'est réagir face à d'autres molécules chimiques, et le patrimoine génétique réagit face au milieu. C'est les deux qui

font l'être humain, l'être vivant. Le particulier à nous autres les hommes, est que notre système nerveux central, grâce à nos gènes, est devenu un système qui nous permet de développer des attitudes tout à fait nouvelles, en particulier cette attitude d'observation et d'écoute de l'autre. Nous avons inventé le langage, l'écriture, et chacun d'entre nous a potentiellement un contact avec tous les hommes, avec toute l'humanité et, comme disait Auguste Comte, l'humanité comprend plus de morts que de vivants. J'ai contact avec Archimède car il a pris la peine d'écrire. Et moi, homme, je suis fabriqué par l'ensemble des autres hommes, sinon je ne serais qu'un animal. C'est mon contact avec les autres hommes qui me rend homme. Citons la merveilleuse phrase de J.P. Sartre à la fin des "Mots": "Quand on a éliminé de l'homme ce qui est dérisoire et sans intérêt, il reste un homme fait de tous les hommes".

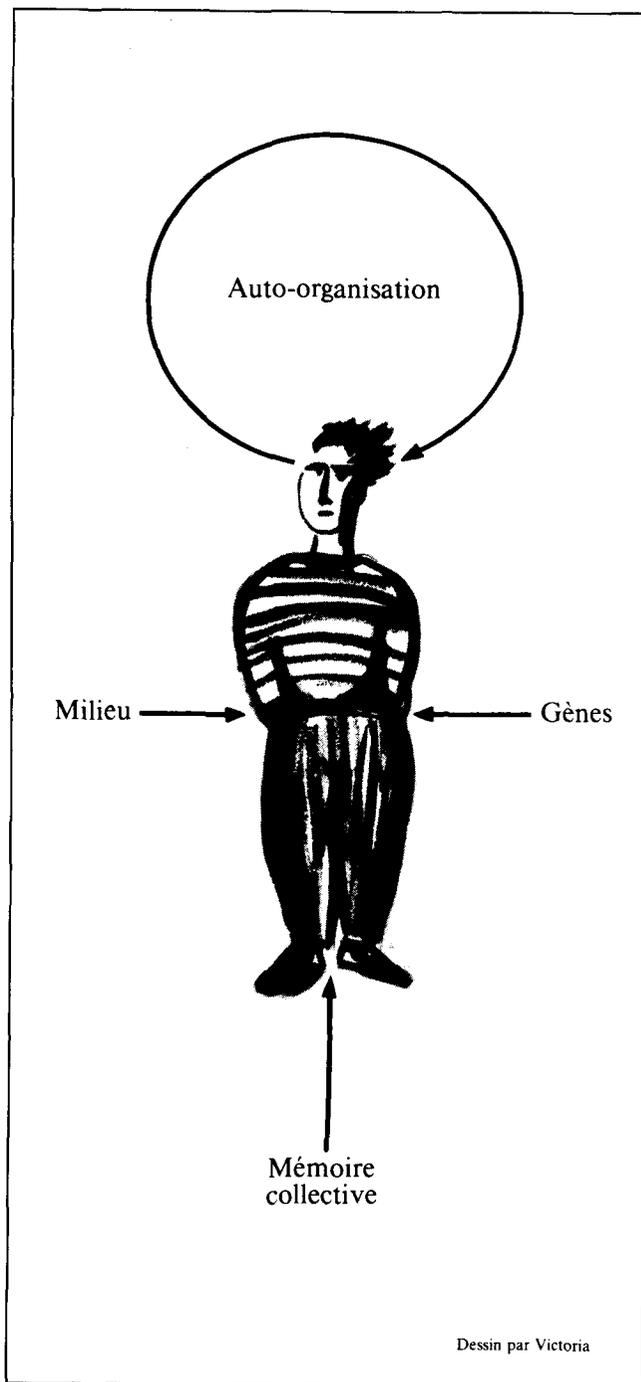
Les structures matérielles complexes et non isolées, c'est-à-dire traversées par des flux d'énergie et subissant des perturbations à leurs frontières, sont, dans la mesure de leur complexité, capables d'auto-structuration. Une structure matérielle, dès qu'elle est complexe et sortie de son équilibre, peut revenir à un autre équilibre qui par chance peut être plus complexe, plus riche, que l'état initial. Cette échelle de complexité remplace l'opposition de l'inanimé et du vivant. Il n'y a plus inanimés et vivants, animaux et hommes : il y a une continuité du très peu complexe au très complexe qu'est le vivant, et au hyper hyper-complexe, au champion de la complexité c'est-à-dire vous et moi, nous les hommes. Avec notre système nerveux central, ses réactions internes, nous sommes les champions du monde de la complexité donc de l'auto-organisation. Je n'ai pas besoin de m'améliorer pour constater que j'ai un potentiel, la capacité de m'auto-organiser ; ce qui signifie qu'il existe une quatrième flèche, celle qui a abouti sur moi, qui se développe sur moi et qui a pour origine moi. Je me fabrique, je suis co-auteur de moi-même parce que je suis un homme.

A quoi servirait alors l'eugénique ? A développer de meilleurs gènes, un meilleur milieu ? Ce qu'il faut développer, c'est notre

Représentons la réalisation d'un homme par un schéma; trois flèches symbolisent les apports des trois sources que nous avons évoquées : les gènes, le milieu, la mémoire sociale collective. Pour que ce schéma soit complet, il faut y faire figurer une quatrième flèche qui part de l'individu pour revenir sur lui-même ; elle représente son pouvoir d'auto-organisation.

Un être qui n'est que le résultat d'influences extérieures est nécessairement un objet fabriqué ; plus ou moins bien réussi selon la qualité des sources, il est l'aboutissement passif de chaînes causales sur lesquelles il n'a pas de prise. L'auto-organisation, si elle se développe suffisamment, lui permet de devenir un sujet qui se détermine en partie lui-même.

Toutes les descriptions de l'homme qui se bornent à énumérer ce qu'il a reçu (gènes, énergie, substances chimiques, affection, information) sont insuffisantes, irréalistes, car elles passent à côté de l'essentiel. Toutes les images qui s'efforcent de faire comprendre les mécanismes humains en les comparant à des mécanismes connus dans d'autres structures sont nécessairement trompeuses car elles négligent ce qu'il y a en lui de spécifique.*



* Extraits de Moi et les Autres d'Albert Jacquard, le Seuil, 1983.

capacité à nous développer nous-mêmes. Il y a des efforts à faire pour cela. Quand on fabriquera quelqu'un qui un beau jour dira : "je me fabrique", très nécessairement, on aura fabriqué un "emmerdeur", quelqu'un qui ne sera pas conforme aux normes, et il n'y aura plus de normes puisque je me fabrique moi-même. Ne serait-ce pas un bel objectif pour une société -plutôt que d'améliorer les gènes on ne sait comment et dans quelle direction- d'améliorer la capacité à utiliser ce magnifique cadeau que la nature nous a fait et qu'actuellement nous empêchons de se manifester ? Il y a tout autour de nous des gens massacrés à qui l'on coupe la quatrième flèche. Ils n'ont que le droit d'être conformes aux normes. Alors cette société qui au fond respecterait la nature humaine qui est d'être artificielle, de se faire elle-même, cette société va coûter très cher, une société qui pourtant fonctionnerait quand-même, correctement, avec 1% de gens qui marchent au pas et 99% qui sont des farfelus, et non le contraire. Ces farfelus, qui se disent, moi je ne suis pas comme les autres, j'en suis bien content et je suis bien content que les autres ne soient pas comme moi, non pas pour me sentir supérieur -cela n'a pas de sens-, mais pour me sentir différent, donc apporteur. Et aimer, qu'est-ce d'autre qu'apporter ?

Dans cette vision, l'eugénique en tant qu'amélioration de notre espèce me semble un parfait contre-sens. Peut-être dans cent mille ans, quand il faudra détenir un cerveau plus grand, je ne sais pas, et pour l'instant cela ne m'intéresse pas. Je sais qu'en tant qu'homme de science, c'est de respecter l'homme -dont l'objectif est d'inventer l'homme, comme le rappelait J.P. Sartre : "l'homme est condamné à inventer l'homme"-. En m'inventant moi-même, j'invente toute mon espèce, un objectif tellement loin de l'eugénisme et tellement près des besoins actuels de notre société. La maîtrise de nous-mêmes, le respect de tous les autres.

Un homme fait de tous les hommes. Je suis fait de tous les autres, je participe. Ma vision est solidaire de toute l'humanité. Je la crois vraie. Je suis un génie, comme tout le monde. Je n'ai pas écrit le 21ème Concerto de Mozart, lui l'a fait, et il est un

homme et je suis un homme et c'est comme si je l'avais écrit. Et les vers de Rimbaud, c'est comme si je les avais écrits. J'admire et j'annexe, je suis un homme, c'est formidable. On est paresseux ; on a tous un âne paresseux dans la tête. On marchera dix kilomètres plutôt que de faire un effort d'imagination, un simple effort d'imagination. Etre intelligent, c'est dire non et poser une autre question -différente de celle que l'on subit-. Il faut trouver une structure. Toujours questionner la question à son sujet. Vaut-elle la peine, puis-je rechercher une structure ?

L'essentiel est d'apporter -aux étudiants, à tous- ce qui leur permettra de développer leur quatrième flèche. Quant à savoir quel est le meilleur d'entre eux, c'est une question qui ne semble pas concerner l'enseignant. Refuser l'engrenage qui laisse s'étendre les fatalités.

Albert JACQUARD